



Inquiéter leur triomphe

Dominique Machabert

Le mouvement pour y aller ne fut pas spontané quand en marge d'une analyse qui comptait quelques années, je pris connaissance des activités de ce que nous appelons une section clinique. Et il se trouve que celui qui m'écoutait en était le coordinateur, à Clermont-Ferrand, voilà.

N'occupant aucune fonction ou métier ayant partie liée à ces activités, elles me passaient à côté, comme pour d'autres le sport, la philosophie ou la politique que l'on pratique sans s'y adonner.

Transfert bien compris, il n'était cependant pas pensable pour moi de rejoindre un jour une section. Pas que je fus contre une forme d'organisation ou de groupe. Mais, qu'un savoir s'y dispense m'obligerait à une passivité scolaire, pensai-je, depuis longtemps épuisée. Une section, fut-elle clinique – et le mot dans mon esprit n'était pas si clair – m'aurait obligé à réoccuper des bancs désertés et à une attention studieuse que je ne me sentais plus.

Ce qui m'y conduisit quand même en dépit de ces raisons un peu molles mais tenaces, c'est un mot. Le mot *réel* dit par moi au cours d'une séance et repris par celui dont la voix s'immisce quelques fois entre mes dires, me plongea dans une inquiétude qui me voyait cherchant, glanant des ressources devenues insuffisantes.

Il se trouve que par quelques hasards innocents à n'en pas douter, le thème de l'année qui démarrait portait sur le Réel. M'étant inscrit, je me rendais une fois puis d'autres au 11, rue Gabriel-Péri¹, d'abord un peu farouche puis moins, pour peu à peu m'y sentir, sinon tout à fait adéquat, au moins familier. Je ne connaissais rien à la psychanalyse du point de vue disons, universitaire. Et j'avais contre le savoir universitaire, une dent, alors...

Point trop studieux, ni très participant et un peu largué, il faut le dire, devant un champ dit freudien que je voyais long comme une steppe, j'y occupais une place attentive, seul mais pas isolé. Merci.

Mon analyse réclamait une cour pour s'ébattre, une rencontre avec un savoir que je soupçonnais plus qu'il ne m'était garanti et qu'en quelque sorte je désirais au-delà de ce que jamais il ne fut et ne serait un jour.

Cette section, plutôt que militaire, marchait un peu comme les restaurants, rares à présent, où l'on peut amener son manger et y consommer les boissons qu'on règle en sortant, un peu comme une adhésion si l'on veut pour les frais, le chauffage et le loyer du 11, rue Gabriel-Péri.

La cour en question n'était pas des Miracles mais le miracle quand-même tenait à la présence improbable de participants d'origines mêlées, professionnelle, intellectuelle, culturelle... Certains arrivaient avec des cartables. Enthousiastes, zélés, généreux, abscons quelque fois, ils lisaient beaucoup, travaillaient les concepts, charriaient des volumes, ouvraient des abîmes sous moi. De ces vertiges, j'en ramenaient toujours une pièce ou deux – neuves ou que je retapais – et qui faisaient mon affaire, toujours à bricoler quelque chose – pannes récalcitrantes et bruits étranges – dans mon mental douloureux ouvert comme un moteur

1 Adresse du local UFORCA à Clermont-Ferrand

« d'occase ».

Il y en avait d'autres dont l'éminence parlait moins haut mais qui parlaient, pas doctes, pas tout ça, activant des ressorts, témoignant de pratiques, ils les discutaient, inventaient aussi ; à l'aune d'une clinique sophistiquée et concrète qui, dite *du réel*, a une sorte de punch, de franchise et d'humanité nue, tragique qui tranche dans la dévotion « psy » de l'opinion commune.

Quand tirant d'eux des textes, ils les lisent à voix discrète, relatant à pas comptés des situations infléchies par petites touches habiles, j'y vois la clinique de l'impossible à l'œuvre inquiéter la grande échelle, la grande entreprise et son *staff* de petites mains : le discours de la norme et de la vertu et ses officiants prêcheurs de paix sociale au prix du sécuritaire, évaluateurs et dévots, garants du bien commun comme du mien, « perso ».

Ils ont triomphé, c'est acquis. Reste à inquiéter leur triomphe.

En ce qui me concerne, jamais mieux qu'au cours des présentations de malades en psychiatrie où la section clinique se déploie, là où l'énigme humaine se présente la plus dégagée, insolente, urgente, indocile, inquiétante, jamais je n'ai vu le triomphe aussi inquiet, même discrètement. Inquiet de l'énigme elle-même mais aussi, du triomphe supposé sur elle, mal assuré. Et c'est tant mieux quand cela arrive. Une menace dans l'air, perceptible, pousse à des questions venues de leur propre désarroi, sur la structure, le diagnostic, de l'aide...

Le triomphe est amer.

Ils viennent de Bourges, de Nevers, de Moulins, de Montluçon, de Vichy, certains de Guéret, de Limoges, de Tulle, de Brive-la-Gaillarde, d'autres de Roanne, d'Aurillac, du Puy-en-Velay, de Mende ; le Massif Central en gros, ce qui fait un vaste cercle au milieu du pays concerné par la civilisation et son malaise. Ils font des bornes, levés tôt, franchissant des contrées souvent belles, voyant les lumières du jour naissant, à plusieurs dans des « bagnoles », serrés avec le savoir. C'est aux kilomètres parcourus pour être aux rendez-vous de la section clinique que je pense.

À cet endroit de la rue Gabriel-Péri où le trafic des voitures l'encombre, l'attroupement devant le 11 est peu discret, comme cent cinquante personnes environ. L'heure encore matinale pour un samedi, finit par susciter chez les passants des regards intrigués. J'observe et m'interroge sur cette perplexité. Il se trouve qu'à côté, juste à côté, correspondant à une salle de gym, on peut lire sur une enseigne suspendue et bien visible : « Remise en forme ». Se pourrait-il que les visages disent l'étonnement de cette situation burlesque, comme une bulle au dessus de nos têtes nous désignant ? À vrai dire, je ne nous trouve pas si mal. À deux pas, l'enseigne de Manpower dit ceci : « Conseil en évolution des ressources humaines ». Cernés, nous l'étions, par des conseillers en ressources humaines et par un monde en pleine forme.

Bien des soirs, le local brille comme une lanterne au 11 de la rue Gabriel-Péri désertée. Puis, avec l'extinction des feux, parti seul ou en petit groupe, chacun salue la compagnie, passe la porte et disparaît dans la nuit entre rue la Saint-Dominique et la rue Lamartine. Sur le trottoir d'en face, une femme éclairée, une grande brune, très belle, très dévêtue, patientant, pas farouche, professionnelle, a poussé jusqu'ici sa trajectoire confinée des rues chaudes. On croise en passant sur les mêmes trottoirs des blondes.

Rue Gabriel-Péri à Clermont-Ferrand, comme à Amsterdam, il y a des dames, de la remise en forme, des ressources humaines et une section clinique au milieu des triomphes.